



EN VUE

Le jardin des délices

Emmanuelle
de Boysson
évoque
avec délicatesse
son enfance
au Maroc.

Mohammed Aïssaoui

Longtemps, Emma s'est heurtée à cette injonction maternelle : «Être écrivain, c'est du narcissisme, une perte de temps...» Il a fallu un accident cardiaque il y a trois ans, quand son cœur s'est arrêté durant une trentaine de minutes, pour s'autoriser enfin à écrire. Cette fragilité l'a poussée à prendre la plume et à retrouver la petite fille qu'elle était, quand elle vivait à Mohammedia, près de Casablanca, entre 6 à 13 ans - «*Quelque chose me dit qu'elle a beaucoup à m'apprendre*», chuchote-t-elle avec douceur. Emmanuelle de Boysson s'empare de l'histoire de cette petite Emma qui lui ressemble pour offrir *Tendre Maroc*.

Il y a une quinzaine d'années déjà, elle était retournée dans la ville de son enfance avec son amie Myriam, elle avait vu ce qui restait de sa maison : c'était la seule à l'abandon. Faut-il écrire un livre sur Mohammedia, sur son enfance? Elle y a pensé. Souvent. Mais revenaient en boucle les mots cruels de sa mère. Et cette phrase forte qui ouvre le roman : «*Il ne faut jamais revenir sur les lieux de son enfance, de crainte d'en brouiller le souvenir.*» Est-ce une mise en garde? Au contraire. Ce retour au pays de l'enfance devient son moteur secret. La clé nous est d'ailleurs donnée dans l'exergue que la romancière emprunte à Marguerite Duras : «*Écrire, c'est tenter de sauver quelque chose du temps qui passe, même si l'on sait que tout, un jour, nous*

échappera.»

Tout commence vraiment quand la narratrice, Emma, retrouve dans sa maison familiale les anciens agendas de sa mère, mais aussi des papiers, des clichés, ces «*petits riens qui encombrèrent nos armoires*» et deviennent de «*précieux témoins*». Ils ouvrent les portes d'un monde disparu. On s'attend à un voyage géographique - c'en est un, car il y a toute une histoire autour du Maroc d'Hassan II, ses paysages, ses parfums... Mais c'est surtout un voyage intime, avec le père, et la mère, un amoureux, une amie. Oh! La mère! Quel personnage fantastique. Voilà une femme, philanthrope, qui aime les autres et si mal les siens. Emmanuelle de Boysson décrypte la relation complexe avec cette mère fascinante mais distante, pour ne pas dire absente.

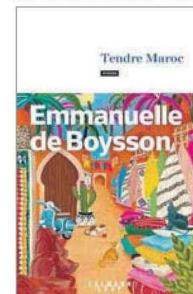
Le goût du passé

En ouvrant le flacon d'eau de fleur d'oranger de Myriam, c'est comme si elle ouvrait la boîte aux souvenirs, elle a retrouvé le goût du passé, «*mais aussi le parfum de notre jardin, le jardin des délices. Le temps d'une respiration, j'ai entrevu une flopée d'instantanés. C'est ainsi que j'ai eu envie de puiser dans ce réservoir de poésie.*»

Ce roman parlera à tout le monde, parce qu'Emmanuelle de Boysson l'a écrit avec une

tendresse infinie. La mémoire n'est jamais chronologique, la romancière procède par petites touches, par des

anecdotes qui sont comme des éclats : elle ne «*brouille*» pas le souvenir, elle le fait briller, avec délicatesse. Il n'est question que de jours heureux. Emma est l'aînée, «*celle qui ne se plaint jamais*», celle qui apprend à taire ses blessures. *Tendre Maroc* est l'évocation d'un pays perdu qui met magistralement en scène le pouvoir de l'écriture - c'est-à-dire sauver tout ce qui semblait voué à disparaître. Ainsi a-t-elle érigé «*l'édifice immense du souvenir*», selon les mots de Proust. Une réussite. ■



TENDRE MAROC
D'Emmanuelle de Boysson,
Calmann-Lévy,
214 p., 18,50 €.